

O.DESSYME

L'Affût I

La trace d'un sentier

04/05/95

Le 4 mai 1996.

Rêve : ça commence dans une vieille maison, du côté du marais, derrière la Mairie de Paris, en allant vers la Seine... Des trous dans le plancher par lesquels j'aperçois des joueurs de cartes... L'acteur Bernard Giraudeau habite là. Je finis de m'habiller (j'ai pris une douche ?) sur une marche de pierre devant une vieille porte de cave, en bois, qui en cache une autre, celle de son appartement. J'y suis entré par effraction je crois.

Je veux me sauver car j'entend du bruit et quelqu'un entre sans trop faire attention à moi, me prenant pour un ami d'ami.

Peu à peu la pièce s'emplit d'une dizaine de personnes pauvres avec lesquels je vais rester dîner (spaghetti).

J'habite encore chez mes parents qu'il faut que je prévienne de mon absence qui risque de se prolonger.

Il y a une sorte de piano et des partitions de tango. Ariane est là, aussi, vers la fin, et vient jouer avec moi.

Je ne me souviens plus de l'ordre des événements.

Il y avait du monde : couples, vieux, jeunes, et on nous a distribué des coussins de la taille de serviettes de toilette pliées en quatre.

18 juin 1996.

Ariane est partie hier pour l'Espagne.

Il semblerait que j'hésite moins à agir pour moi seul que lorsque l'on est deux.

C'est vrai pour ce qui est de descendre ou monter les escaliers qui mènent à la chambre mais... c'est faux pour ce qui est de faire à bouffer. Mais quand même, il semblerait...

20 juin 1996.

Cafard, bien sûr, ça commence. Qu'est-ce que ça va donner si ça commence comme ça ?

Pas d'envie, pas même celle de me tripoter ou de fumer.

Peur de sortir comme de rester.

Si, envie de pleurer. Mais ça n'a qu'un temps.

Le vide. La fragrance du mon inutilité.

Vivre pour moi, dit la Dame.

Je me suis rasé, hier, la barbe. J'ai dû le faire pour moi vu qu'il n'y

Vivre pour moi, dit la Dame.
Je me suis rasé, hier, la barbe. J'ai dû le faire pour moi vu qu'il n'y a personne d'autre.

La musique ? Pourquoi ne suffis-je pas à me motiver ?

Invité chez John ce soir. J'appelle que je n'irai pas.
Juste envie de pleurer.

20 heures. C'est le fait que Igor ait annulé sa visite de ce matin qui a tout foutu en l'air. J'ai bien tenté de faire un peu de musique quand même mais ce fût lamentable.

Alors je me suis lamenté à chaudes larmes et ai dormi le reste de la journée.

Incapable de me prendre en charge, de savoir quoi faire de moi... Pour qui agir ?... POUR QUI AGIR ?

J'ai envie de vomir... mais ce n'est pas un métier me dirait mon père.

Cette fragilité vient du fait que s'il n'y a plus personne pour me soutenir, il n'y a plus personne pour me soutenir.

John me laisse un message (suite à mon annulation sur son répondeur) très sympathique et qui me remonte un peu.
Ne serait-ce qu'une voix...

21 juin 1996.

Après *Conte d'été* (bouleversant, mais je suis assez bouleversable en ce moment), j'erre. Ça faisait longtemps. J'erre comme il y a 10 ans, comme il y a 15 ans. La même chose, en pire. Je connais cette situation par cœur et ces errances où je m'abîmais déjà à 18 ans. La même chose en pire. Avec ce manque d'espoir qui me ronge comme un ver solitaire. Avec ces rires qui m'informent que je ne fais pas partie de ce monde, que je ne fais partie d'aucun monde. Le leur m'est interdit, le mien n'existe pas. Seul le poids de mon inexistence me rappelle ma présence.
Les gens me font mal. Leur beauté, leur bonheur, et leur vie sans moi.

Je n'existe pas.

Difficile d'errer seul en fin de Journée de la Musique... de Fête, pardon. Un certaine fierté, bien sûr - paradoxalement, accessoirement - de cet isolement, de cette différence.
Mais c'est léger quand même, comparé à la douleur.

Comment en suis-je arrivé là ?

Comme tant d'autres, je pense que 20 ans est l'âge le pire qui soit. D'autant que, par la suite, les choses ne peuvent que s'aggraver...

22 juin 1996.

Ce doit être, finalement, normal de vivre pour les autres sinon pourquoi serait-on tant ? Juste une petite question de dosage.
Le refus total des autres, pour un musicien, aboutit au suicide. Mais la négation de soi au profit des autres entraîne à l'auto-sacrifice.
La voie semble étroite.

Le tout-ou-rien est difficilement viable, mais comment en sortir ?

Ce n'est pas parce que mes premiers mots furent « Moi tout seul » qu'ils sont paroles d'évangile, mais cela reste peut-être une indication, juste une indication, un écueil à éviter sans trop s'en éloigner.

Hier soir, en compagnie d'Antoine, j'ai retrouvé la lettre, la seule vraie lettre que mon père m'ait jamais écrite, tapée à la machine (une

Hier soir, en compagnie d'Antoine, j'ai retrouvé la lettre, la seule vraie lettre que mon père m'ait jamais écrite, tapée à la machine (une faute d'orthographe).

Ce n'est pas la lettre d'un père, plutôt celle d'un beau-père, d'un tuteur. Froide, dure, maladroite - tellement d'adjectifs me viennent que l'on se contentera de "maladroite".

C'est une lettre de reproches avec du remplissage au bout. Une lettre qui, entre les lignes, déclare que je les emmerde (la « baisse de régime - on sent la patte du journaliste sportif - de [ma] mère à cause de son fils »), que mon existence même - qu'importe où je sois - les emmerde.

Cela commence par un « Tu te décides enfin à nous écrire », puis, un peu plus loin, « Tu nous dis qu'il n'y aura pas de car pour te ramener de la pension, je ne sais comment faire, ta mère et moi-même travaillons, nous, et... etc »...

J'avais 15 ans.

Réflexion faite, ce n'est pas une si mauvaise idée qu'Ariane se soit mise au parfum...

23h45, Elle a laissé un message et rappellera demain.

On ne peut pas plaire à tout le monde.

Cela fait je ne sais combien de fois que la Dame tente de m'enfoncer ça dans le crâne...

J'avoue que j'ai encore un peu de mal à percuter.

23 juin 1996.

Frustré de larmes depuis deux ans à cause du Prozac ; je me rattrape assez bien en ce moment.

Curieux la façon dont j'entretiens tristesse, larmes, musiques et pensées... Un sentiment que mon corps connaît, terrain bien balisé. Et puis je n'ai rien d'autre à me foutre sous la dent de toute façon.

Les larmes me ramènent à mes chagrins d'amour. C'est beau, c'est grand, c'est pur, de l'amour 100% pur jus.

« J'aurai tant voulu être aimé qu'il me semble que j'aime... »

Le feu follet de Louis Malle.

En fait, je suis totalement assisté et, quand mes parents s'absentent, c'est la panique.

24 juin 1996.

Aujourd'hui, Monsieur Jo m'a donné - pardon, payé (quel putain de mot!) 200 francs pour avoir ajouté sa voix aux karaokés que je lui avais enregistrés. 200 francs! Si j'avais pu deviner...! ?

Ai-je dit qu'Ariane m'avait téléphoné ? Sûrement.

De toute façon je ne me rappelle plus de ce qu'elle m'a raconté. Elle semblait aller bien dans l'ensemble et m'aurait envoyé une lettre.

Toujours pas de lettre.

Ce que j'aime, au fond, ce sont les belles histoires.

Je ne sais pas si, dans ma conception de l'amour, le mensonge est possible ou non.

Penser à avoir une conception de l'amour.

25 juin 1996.

Mauvaise nouvelle : la maison que je devais occuper à Fontenay, c'est plus possible. C'est, en gros, le message qu'a laissé ma mère.

Curieusement - je ne sais pas si c'est à cause du ton désespéré de sa

Mauvaise nouvelle : la maison que je devais occuper à Fontenay, c'est plus possible. C'est, en gros, le message qu'a laissé ma mère. Curieusement - je ne sais pas si c'est à cause du ton désespéré de sa voix ou alors je ne sais pas - mais ça ma mit plutôt de bonne humeur... C'est bien. Il se passe quelque chose. J'aime bien les histoires, l'inattendu. C'est quand même un sacré coup de chance, de l'inattendu, avec l'existence que je mène !...

Je commence à me réhabituer à la solitude ; ça va assez vite finalement. "Finalement", "enfin" ; ce sont des mots que j'écris tout le temps, ça.

26 juin 1996.

Matin. Juste le temps de me laisser percuter. C'est maintenant que j'ai les boules de Fontenay ; je devrais pourtant être rompu à ma vivacité d'esprit.

Je crois avoir oublié de mentionner la mort de Papaendréou, le premier ministre Grec que nous avons vu si chaleureusement accueillit sur Amorgos.

13 heures. Ma mère a « pleuré toute la soirée » à cause de Fontenay. Je ne sais pas... Peut-être avais-je senti le piège... Ça m'a encore remonté le moral.

Grands moments d'angoisses avant de remettre la main sur le collier anti-puces que Torchon avait perdu en jouant avec Toto... Quelle vie pleines de dangers, d'aventures... !

Il faut que j'arrive à me mettre dans la peau de quelqu'un en vacances dans sa maison de campagne. Bon, voilà déjà un but...

27 juin 1996.

Décidément, plus je vois comment ma mère prend la chose, plus je me dis que l'annulation de cette location est une excellente nouvelle. Igor, qui pense toujours que j'ai bien de la chance, qui trouvait que j'avais bien de la chance d'avoir dégoté cette baraque, va-t-il aussi trouver que j'ai bien de la chance d'y échapper ?

14 heures. Igor ne vient pas. Ses boulets sont malades. Le vide, comme jeudi dernier.

Pour qui vivre, tenir, agir ?!

Les larmes vont sûrement revenir si je ne trouve pas à m'occuper en attendant la mort.

28 juin 1996.

J'ai toujours adoré me faire border, me mettre au lit dans des draps frais et me faire border.

La seule chose qui, vraiment, m'emmerde dans cette histoire d'appartement, c'est que je vais devoir en chercher un autre. Me fatiguer pour moi, uniquement pour moi, tu parles d'une émulation...!

« Serviteur des besoins de sa vie et maître de ses désirs »
Une jeune fille nue, Nikos Athanassiadis.

A Ariane : ton souvenir estompe le vide et ton absence, ton absence... Il suffirait de couler un peu de plâtre dans ma vie pour qu'apparaisse la seule empreinte de ton corps.

Samedi 29 juin 1996.

Port-Grimaud, Donia... Je devrais pourtant avoir des choses à écrire là-dessus...

« La jalousie est quelque chose de très logique. C'est pourquoi on peut l'éviter. Tandis que l'amour est complètement irraisonné. La preuve est que personne n'y échappe »

Une jeune fille nue, Nikos Athanassiadis.

Dimanche 30 juin 1996.

Je pleure, je pleure et n'ai pas le courage d'en finir...

Je traîne mon corps comme une honte depuis bientôt 35 ans.

L'existence a tout de même quelque chose d'assez formidable, tout de même...!

Mardi 2 juillet 1996.

La vie m'emmerde. Elle est chiante, triste et conne.

La maladie me manque (la maladie protège).

mercredi 3/7/96.

Instaurer le désordre et s'arranger pour qu'il dure.

Ce qu'il faudrait, c'est arriver à y croire un minimum.

Ce qu'il faudrait, pour y croire un minimum, c'est arriver à me sentir bien dans ma peau.

Bon.

Mes atouts : on ne peut pas dire laid, ni trop con (mais si, mais si...), désintéressé, quel talent! un goût certain pour l'aventure (intérieure).

Mes défauts : timoré, coincé, égoïste, paranoïaque, un peu attardé, gros nez, des poils partout...

Revenons aux qualités.

Cherchons les qualités cachées.

J'aimais assez le contact quand j'allais bien... Mais est-ce une qualité ?

...

Jeudi 4/7/96.

Heureusement que j'ai deux années de Dame derrière moi sinon le départ d'Ariane m'aurait fait retomber immédiatement dans une totale léthargie.

Là, elle n'est pas totale.

Vendredi 5/7/96.

Je devais voir Sylvain, ce matin, avant la Dame, pour lui laisser les accords d'une chanson. Complètement oublié.

Soir.

Finalement, le job qu'Ariane devait faire en Espagne ne marche pas. Le job marche, c'est elle qui ne veut plus marcher dans la combine.

Elle dit : « On peut rester là. Ce sera plus simple. Tu avais pensé donner des cours... »

J'avais pensé ça, moi ?

Tout cela ne laisse rien présager de bon.

Besoin d'aventure, pas de retourner à la case départ.

De un : je ne veux plus travailler, même des cours.

De deux : le programme dans lequel je voudrais m'engager seul, je le vois comme une médication, rédemption, résurrection, un nettoyage de

De un : j'en veux plus travailler, même des cours.
De deux : le programme dans lequel je voudrais m'engager seul, je le vois comme une médication, rédemption, résurrection, un nettoyage de tête, une envie de radicaliser un peu les choses histoire d'y voir plus clair...

Samedi 6/7/96.

En fait, l'idée d'Ariane serait que tout reste parfaitement identique mais en pire, en ramant toujours, mais définitivement scotchés au fond...

J'ai envie d'avoir envie de te voir.

Dimanche 7 Juillet 96.

Ce qui me mets dans la merde, c'est ce bon prétexte pour ne plus agir.
Ariane remets en cause ma résolution de tout quitter ; la première vraie résolution que j'arrive à prendre depuis deux ans.
Que faire ?

Lundi 8/7/96.

La vie commence à 13h30, dit Judy Garland dans "Premiers pas à Broadway".
Il est à peine midi.

J'en arrive à envier tout le monde. Les gens ont l'air de dialoguer, ne serait-ce que dialoguer, si librement...
Les groupes, les couples, les amis, les repas, les vacances, insouciances...
Pourquoi n'ai-je plus accès à tout ça ?

Et la Dame absente pour trois semaines...

Ariane a appelé. Elle va rentrer, je pense.

Mercredi 10/7/96.

Disons, mon amour, que nous avons choisi une voie difficile...

Jeudi 11 juillet 1996.

Je ne maîtrise absolument pas la situation.

Mercredi 17 juillet.

Ariane ne semble pas maîtriser grand chose non plus.
Depuis son retour, elle a pleuré et dormi (ça me rappelle quelqu'un...) tandis que j'essayais de lui parler, de me justifier.
Je n'ai aucune raison de me justifier. C'est MA vie qui est en jeu.
Est-ce qu'Ariane tient compte de moi dans ses projets ?
N'a-t-elle pas admis que ce qui la désespérait le plus était l'idée de n'avoir plus son petit monde, c'est à dire les chats et moi, autour d'elle, sa petite cour ?
Elle commençait déjà à se consoler en décidant de garder un des chat (Raoule)... Et je devrais tenir compte d'autre chose que de moi ?...

J'aurais voulu lui faire l'amour ce matin, je crois. Mais son corps était trop loin de tout ça. Ni pour, ni contre. Un bout de chair morte, absente, ailleurs.

Elle ne m'aime plus mais ne supporte pas l'idée d'être abandonnée.

Mercredi 24 juillet 1996.

Peut-être vaut-il mieux laisser les choses s'écrouler d'elles-mêmes...

Mercredi 24 juillet 1996.

Peut être vaut-il mieux laisser les choses s'écrouler d'elles-mêmes...

Quel triste été sans amour.

Est-ce possible, ça, que je me sente encore plus seul depuis qu'elle est revenue ?!

3/8/96.

Curieux rêve, assez traumatisant en fait, où je passe du corps de l'homme gorgé de violent désir à celui de la femme affolée, tétanisée par le viol qui s'annonce et employant toute sa (faible) force à tenter de le repousser...

11/8/96.

Même si j'ai le sentiment que l'amour n'est qu'une belle outre vide ; ça va être dur, très dur de vivre sans elle...

21/8/96.

Je déjeune avec mon père. Il me parle boulot, me demande si j'en ai trouvé. Je lui répond que non, que ça me rend un peu malade.

D'être au chômage ?

De travailler...

29/8/96.

Interdire d'aimer les enfants est comme interdire d'aimer les hommes ou les femmes. Les obsessions combinées de l'omniprésence des objets du désir et du poids de la loi, ne peuvent qu'entraîner des débordements...

Ces débordements seraient-ils moins fréquents, moins excessifs, si l'un de ces deux éléments (omniprésence, loi) était supprimé ?

Forcément pour le premier. Forcément tout court.

Même si l'on prétend que le poids de la loi retient les impulsions, il est évident que certains sont incapable de contrôler quoique ce soit...

Donc, cela ne change rien.

Le plus simple serait de parquer les boulets.

Et maintenant, un peu de nouvelles de moi :

Je me sens paralysé à l'idée de devoir louer notre appartement (rien que de l'écrire...) maintenant que j'ai trouvé où aller.

J'entrevois plusieurs causes à cette paralysie. Il y en a peut-être d'autres.

D'abord, devoir demander de l'argent à d'éventuels locataires, ou risquer d'en perdre en allant dans une agence, bref : l'argent.

Ici, ensuite, et tout ce que cela sous-entend (je ne sais pas pourquoi je pense à Marie-Claire tout à coup, à notre séparation, mon départ...) d'agréable : pièce de musique, calme, cour, Paris.

Et puis Ariane (rien que de l'écrire...)...

Que penser d'Ariane ?

Je la connais très mal, en fait. Et si je l'aime, je crois que c'en est la raison principale.

C'est ce qui m'attire aussi chez moi.

Je n'arrive absolument pas à cerner ce qu'il se passe entre nous. Hors référence, hors tout ce que j'ai pu connaître (ce qui reste, c'est vrai, assez limité...).

Nous ne faisons plus l'amour depuis... je ne veux même plus le savoir.

C'est peut-être ça qui installe cette sorte de méfiance que j'ai.

Elle semble ne pas trop vouloir approfondir.

En fait, ni l'un ni l'autre ne savons.

Cette sorte de vide, d'inconnu devant nous, chacun de nous...

J'ai peur de l'avenir. En général et je crois depuis toujours.

Cette sorte de vide, d'inconnu devant nous, chacun de nous...

J'ai peur de l'avenir. En général et, je crois, depuis toujours.
J'ai peur, très peur de l'avenir.

Hier j'ai eu trop peur (manifestation, C.R.S., jets de pierres, feu) ;
aujourd'hui je ne sors pas.

2/9/96.

Je n'aime pas ce regard critique que les éventuels locataires posent sur
ma maison. C'est ma vie qu'ils jugent.

Aurais-je honte de ma vie ?

Oui.

Je deviens de plus en plus parano et je ne suis pas certain d'aimer
vraiment ça.

L'amitié, la confiance me manquent tout autant que de pouvoir échapper à
la présomption du monde.

6/9/96.

Mes peurs, peu à peu, deviennent convictions.

Je passe mes nuits de veille à écouter tes rêves.

8/9/96.

Trois jours que je reprends du Prozac. Cela rend le présent un peu moins
fastidieux, mais ne change rien à mon inertie.

9/9/96.

Nuit. Je viens d'avoir un long et pénible cauchemar de notre séparation.
Ariane me jetait avec amitié (« On sera les meilleurs copains du monde,
m'a-t-elle dit, au restaurant grec, avant-hier soir ») mais fermé.

Elle dort, parle, rêve à côté de moi.

Parfois elle relève la tête pour cracher comme un chat en colère.

Je n'ai jamais cessé de l'aimer, bien au contraire, je crois.

13/9/96.

L'entreprise, la société ne sont pas mon père (je reviens de chez la
Dame).

Deux choses (entre autres, je présume) s'affronteraient : la révolte (6
ans en 68) et les règles (fessées).

Mais les règles sont floues, ont déjà honte d'elles même chez mes
parents, et personne n'y sait rien, tout le monde est paumé dans cette
foutue baraque...

Pour leur plaire il faut que je sois artiste dans les règles ou mieux :
artiste du dimanche et dans les règles le reste du temps.

Je me sens à la fois obéissant honteux et réfractaire refoulé, mouton
hypocrite et peureux terroriste.

Je voudrais être artiste, et le dimanche le reste du temps...

Il n'y a plus d'espoir que pour les fachos.

Je ne m'expose pas, n'expose pas ma musique, et évite ainsi les
attaques. Je camoufle le tout avec de la honte.

Cette honte découle de la confrontation entre ce que je crois.

Je ne m'expose pas, n'expose pas ma musique, et évite ainsi les attaques. Je camoufle le tout avec de la honte.
Cette honte découle de la confrontation entre ce que je crois, inconsciemment, être (un génie) et la décevante réalité.
De descendre de ce piédestal inconscient devrait donc me permettre de remonter dans ma consciente estime.

Lundi 14 octobre 1996.

Première nuit à St-Trou-sur-Aveyron.

Il est 20h26 et je suis au lit.

Igor m'a aidé à trimballer le reste de mes affaires, sauf les chats que je devais ramener jeudi prochain mais une grève générale doit avoir lieu ce jour-là alors je ne sais pas. Peut-être vendredi.

Combien de temps vais-je tenir à 300 kilomètres d'Ariane ?

Premier soir difficile, forcément. Seul en pleine campagne, du côté de Montargis (je ne sais pas pourquoi ce nom me fait penser à quelqu'un qui vomit, surtout "targis"...), à la frontière de l'Yonne pour le plus grand plaisir de mon père qui déjà me réclame un lit afin de pouvoir passer des soirées près de moi...

Qu'est-ce que ça va donner tout ça ?

J'ai pris un Xanax.

Je ne voyais pas trop quoi faire d'autre de cette soirée.

Rien à boire ou à fumer, personne à qui parler.

J'ai mon Biccobello en peluche qui pue la poussière à côté de moi.

Des années que nous n'avions dormis ensemble, mon amour.

Une drôle d'odeur ici, de vieux, des vieux d'avant sans doute, et puis le froid, la peur du chauffage, de dépenser trop.

Mon père m'a donné mille francs en liquide. J'aurai préféré qu'il recouvre mon découvert de six mille mais bon, il ne peut pas deviner.

Suis-je plus protégé ?

De quoi ?

Suis-je assez loin ?

De quoi ?

La distance, l'isolement changent-ils quelque chose ?

A quoi ?

Mardi 15/10/96.

Pour l'instant la situation est supportable, pénible mais supportable.

Mais pénible.

Avec cette sensation de n'exister plus pour personne.

21h40 ; je me couche nettement plus tard qu'hier.

La journée a filé assez vite finalement : levé 9 heures (une bonne nuit de douze heures), douche (le pommeau arrose en parapluie, rien au milieu. J'en ai foutu partout) et petit déjeuner. J'avais même du pain que mon père m'avait laissé.

Montargis ensuite, pour le téléphone (demain matin) et le train (les derniers départs de Paris sont à 22h30, comme les poules).

Et puis je suis allé jusqu'à Chatillon-Coligny, le premier bled, à 7 km de chez moi, aux alentours de midi pour y faire quelques emplettes au supermarché (un Intermarché, je déteste. Je ne sais pourquoi. Je les trouve encore plus sordides que les autres. Et il n'y a que ça ici.) qui fermait à 12h15.

Va falloir s'habituer aux horaires de la ferme.

Pendant que j'y pense : un type est passé devant la maison en criant à

Va falloir s'habituer aux horaires de la ferme.

Pendant que j'y pense : un type est passé devant la maison en criant à son chien « Attaques le minou ! ». Ça promet...

Mais peut-être ai-je mal compris car, par la suite, je l'ai cru entendre appeler Milou. Peut-être a-t-il dit alors « Attaques le, Milou ! »

Mais attaques quoi ? Cela ne peut être qu'un chat sauf qu'il n'a pas dit « Attaques le minou, Milou ! » sinon j'aurais compris « Attaques le minou-minou » sans saisir le nom du chien, Milou, s'il s'appelle bien Milou, ce dont je ne suis pas du tout certain car, pour en être certain, il aurait fallu que le type dise « Attaques le minou-minou, Milou ! », et même comme ça...

C'est joli Chatillon-machin (je vais dire C.C., ça ira plus vite). Il y a sûrement une bibliothèque là-bas.

Le vélo me manque. De fumer aussi. Passé le reste de la journée à installer mes machines (crachotements, parasites, faux contacts, ça déconne complètement).

Aperçu la fille de la voisine. Mère de famille, la trentaine, en survet, tout pour plaire...

Les gens me regardent passer ; mon 75 les intrigue.

Mercredi 16/10/96.

Pas sorti de la journée.

Continué à installer les instruments de musique, à tenter de réparer en vain la table de mixage, et à ranger mes vêtements.

Le téléphone fonctionne, Igor m'a appelé. Il semble avoir de moins en moins envie de venir jouer ici le dimanche. Normal et compréhensible. Il me parle de notre concert du 25...

Ma mère, un peu plus tard, qui « a l'impression d'être une pute » parce que mon père et moi ne foutons plus rien alors qu'elle continue de travailler. La jalousie l'aigrit.

Je suis assez content d'être loin de tout ça.

Les affaires d'Ariane s'arrangent doucement, le petit studio (10m2) du fond de la cour - de l'entrée, en fait ; c'est nous qui étions au fond - va se libérer.

C'est bizarre, c'était ma maison, c'est moi qui suis parti et c'est elle qui reste.

D'être ici accable mon existence d'encore plus de questions...

Ai-je eu raison ?

Que faire maintenant, et pour combien de temps ?

Il me reste à accorder le piano. Mais après ?

21h27. Je vais dormir, ça ira pour aujourd'hui.

Jeudi 17/10/96

Le souvenir de ce matin (8h30) c'est cet autre réveil dans un hôtel bavarois, ciel couvert, gris, brumeux, pluvieux avec au loin un des châteaux de Louis II comme un mirage à ma fenêtre.

C'était il y a 15 ans, les dernières vacances avec mes parents.

Sale ambiance, beaux paysages.

22 heures (on va y arriver...).

Mon père est venu m'inviter à déjeuner dans l'unique restaurant du bled (triste pavillon parmi d'autres...).

Petite promenade ensuite à travers le village qui, je dois l'avouer, m'a surpris par son charme.

Petite promenade ensuite à travers le village qui, je dois l'avouer, m'a surpris par son charme.

Après avoir accordé le piano, je suis ressorti pour une longue balade le long d'un ruisseau à travers champs et là, avec les couleurs, les odeurs, les ondes, tout, ce fût simplement superbe.

J'ai cherché des champignons dans les champs de vaches, autour des bouses. J'en ai trouvé, les ai mangés mais cela ne m'a rien fait. C'est dommage car il en avait beaucoup.

Demain j'irais dans les bois pour y chercher des amanites.

La Dame au téléphone. Au son de sa voix, je pense qu'elle trouvait que j'allais bien.

Monsieur Jo a appelé aussi et il m'a dit qu'au son de ma voix j'avais l'air d'aller bien.

Le fait est que j'ai l'air d'aller assez bien, si je me fie au son de ma voix...

C'est décidé : samedi j'arrête le Prozac.

C'est peut-être à cause de ça d'ailleurs, du Prozac, que les champignons n'ont pas marchés, comme pour l'ecstasy, mais je ne crois pas. Ce ne devait pas être les bons, tout simplement.

Estimons-nous heureux de ne pas être malade.

Le village est désert. Il n'y a personne. Ni vieux, ni jeunes, ni tièdes, rien. Juste des tracteurs qui ramassent du maïs.

Il ne doit même pas y avoir d'école ici.

Demain, j'irai traîner un peu à C.C. pour voir.

Vendredi 18/10/96.

Une attitude assez typique de mes parents consiste, lorsqu'ils vont m'acheter quelque chose (une plaque de gaz, une télé...) à le garder pour eux parce que c'est mieux que ce qu'ils ont déjà, et à me refiler leurs vieilles merdes toutes pourries.

En tout cas moins biens, forcément.

Question de castes, sans doute...

C'est bien d'être seul, au fond, très agréable.

20h15, au lit (et hop!).

Il y avait une énorme araignée sous les draps. J'ai bien failli l'écraser pour la punir de la frayeur qu'elle m'avait causé. Je l'ai mise dehors, finalement. Je suis trop bon.

Courses ce matin. C'est fou comme c'est plus cher qu'à Paris.

C.C. ensuite où il y avait marché. Que des vieux, partout, personne au dessous de 60 ans ; cette région n'est qu'un vaste camp de retraités...

Dans les bois cet après-midi, à la recherche d'introuvables champignons.

J'ai par contre aperçu un chevreuil ou quelque chose comme ça, avec une petite boule blanche à la place de la queue, et deux lapins, à moins que ce ne soit des lièvres, qui jouaient à chat dans un champ de maïs fraîchement coupé.

Des chiens aussi, des chiens qui aboient ; à chaque maison un chien qui aboie suivit d'un rideau de cuisine qui s'écarte sur le regard d'une vieille suspicieuse, d'une vieille suspisseuse...

Un peu de piano, très peu.

Comment dire ça ?... Le plaisir que je pourrais prendre est miné, sapé, sabordé par la peur de l'ennui. La peur me fait agir et gâche mon plaisir. Je regarde l'heure avec angoisse.

Seulement ? Que faire ? Lire ? Me laver ? Jouer ?

Une fois dehors, j'ai peur de rentrer.

Ce n'est pas tant d'être seul - je suis bien, seul - mais il faut que j'apprenne à prendre mon temps.

Demain Ariane, Paris...

j'apprenne à prendre mon temps.

Demain Ariane, Paris...
Bornes utiles encore...

Lundi 21/10/96.
Fatigué. Week-end à Paris.
Ecrire à J.R..
Parler des feuilles mort-vivantes.
Les chats sont arrivés.

Ariane à pleuré, ce matin, mais cela ne m'en apprend pas tellement plus sur ce qu'elle peut penser, au fond, de tout ça...

Comment pourrais-je perdre quelqu'un qui m'a toujours échappé ?...

Mardi 22/10/96.
Il faut que j'écrive à J.R.

Beaucoup de mal à faire quoi que ce soit dans cette maison. Dehors, je ne fais pas grand chose non plus mais je m'en rends moins compte vu que je marche dans la boue, les ronces, les bouses, les barbelés (il y en a partout) et que donc, ça m'occupe.
J'ai fait pipi dans l'eau et caca dans l'herbe.

Je suis content que les chats soient là ; j'ai moins l'impression de parler seul.

Je reprends du Prozac (no comment) et n'ai envie de faire de musique que lorsque j'ai fumé.

Mercredi 23/10/96.
Igor, hier soir, qui me raccroche au nez parce que je lui balance ses trois boulets dont il se sert comme prétexte à repousser la musique dans ses derniers retranchements. J'appelle Ariane pour qu'elle règle ce problème.

Belle balade encore. Une petite vallée dans les bois (trou de bombe ?), gruyérée de terriers bourrés de lapins, et puis des chevaux et de grands oiseaux blancs (cigognes ?).

Il faut que j'écrive à J.R. (on va bien finir par y arriver).

je me remets doucement à la musique.

Jeudi 24/10/96.
J'ai annulé le concert de demain.

Penser à raconter l'auto-stoppeur, le fond de l'engueulade avec Igor, la Dame, ma mère et Maria Pacome, écrire à J.R. et nettoyer mes chaussures pleines de boue.

Vendredi 25/10/96.
Je crois que je vais passer la journée au lit. Il ne fait pas beau. Tout est calme, gris; la mort ressemble peut-être à ça.

J'ai oublié de remercier Ariane de m'avoir acheté du tabac (on ne trouve rien ici) et, en partant hier soir de Paris, j'ai eu une petite phrase pas très drôle, genre «tiens allumes la lumière, tu auras fait au moins une chose d'utile dans ta vie...».

rien ici) et, en partant hier soir de Paris, j'ai eu une petite phrase pas très drôle, genre «tiens allumes la lumière, tu auras fait au moins une chose d'utile dans ta vie...».

Je suis assez mufle en ce moment.

La solitude peut-être, l'isolement, qui rend ainsi, comme pour mon père. Il faut que je fasse attention.

L'ennui est que je ne réalise qu'après, et parfois bien après.

Quand je m'en rends compte.

Pour Igor, par exemple, je sais, pense savoir maintenant, que 95% des causes de cet incident me sont imputables.

Paranoïa classique : Igor me laisse entendre que venir le dimanche, seul jour où il peut voir ses boulets, ne l'emballe pas et qu'il préférerait le lundi. Pour moi, cela ne change pas grand chose mais Ariane, qui devait venir avec lui, n'est libre que dimanche.

Pas une seconde je conçois qu'ils puissent venir chacun leur tour et, depuis dimanche dernier, je tente et réussis partiellement, par la force de ma conviction paranoïaque, à persuader Ariane qu'Igor se désintéresse complètement de la musique. Le fait qu'elle ne démente pas (elle n'en sait rien) me conforte dans mon opinion et c'est dans un état d'aveugle mauvaise fois que j'appelle Igor pour lui reprocher de n'être pas venu (ce dont il n'avait jamais été question qu'il fasse cette semaine).

Je tombe sur sa femme qui m'apprend qu'il est à l'hôpital auprès de son père mourant.

C'est bien ce que je pensais : il n'en a rien à foutre de la musique.

D'ailleurs, quand il me rappelle le lendemain matin, je n'ai aucun mal, compte tenu de mon agressivité et de sa faiblesse momentanée (une nuit à l'hôpital et ça y est, il n'y a plus personne...), à le faire douter de lui-même ce qui, une fois de plus (cercle vicieux de la paranoïa), conforte mon opinion.

D'où cette fin de conversation :

- - Tu ne te rends pas compte de la vie que je suis obligé de mener actuellement...
- - Ce n'est quand même pas de ma faute à moi si tu t'es encombré de trois mômes... Fallait y penser avant...
- - Ecoutes, tu me fais chier (il raccroche).

Tout cela n'aurait aucune espèce de gravité si je pouvais en tirer une bonne leçon et apprendre à me contrôler.

Il n'y a déjà plus grand monde à l'horizon. Avoues que ce serait con...

Il n'empêche qu'après ce coup de téléphone et avant qu'Ariane ne m'ait résonné, je m'étais sans aucun mal préparé à la perte d'Igor, à l'idée de continuer le groupe à deux (mais peut-on encore parler de groupe ?).

Curieux, cette force de persuasion que procure la peur, comme durant ces crises on se sait plus fort que tout...

J'ai quand même réussi à annuler notre concert...

L'auto-stoppeur.

Je le prends entre Fontainebleau et Soupe, il doit être dans les minuit.

1m 84, 120 kilos, travaille deux heures par nuit pour une société de gardiennage. Deux heures par nuit, trois mille francs par mois moins les quatre cents francs de mutuelle, mais il s'en sort bien (il me montre ses vêtements) : blouson Croix-rouge et pantalon Emmaüs à quarante francs, le même, à quelques détails près, qu'il a vu à 290 francs dans une boutique en ville.

Avant il faisait 169 heures par jour (sic) mais il n'a plus de voiture pour se rendre à l'autre gardiennage. Un fils de cinq ans, une femme épileptique sans aide sociale, un autre enfant mort-né cinq mois avant terme, et lui qui voit un psychiatre chaque semaine.

Nous sommes resté un peu à Soupe. Il m'avait demandé de garer ma voiture sur le bas coté et de couper le moteur, ça lui faisait du bien de parler.

Il s'engueule souvent avec sa femme à cause de la télé parce qu'il est fasciné par la violence. Il a peur d'avoir des crises quand il voit des «petites» et de finir comme Dutroux-le-Belge.

Il aimait bien ma voiture, les R18; c'est une bonne voiture, m'a-t-il dit...

La Dame.

Si j'ai bien compris son observation d'hier, je commence à apprendre à dire non et à accepter qu'on me le dise...

La Dame.

Si j'ai bien compris son observation d'hier, je commence à apprendre à dire non et à accepter qu'on me le dise...

Ma mère, à la fin du film («Fargo». Bien, je crois, mais j'ai du mal à me concentrer. Trop de gens peut-être...), s'adressant à Maria Pacome, assise deux rangs plus bas :

- Et bien moi je vous trouve bien belle, madame!
- Pardon ?
- Je disais que je vous trouvais bien belle...
- Merci.
- Non parce qu'à vingt ans, c'est facile...!
- Merci (Maria Pacome s'éloigne mais reste à portée de voix)
- (à moi) Tu te rends compte qu'elle a bien plus de soixante ans, cette femme... Même avec la peau tirée...

Il faudrait que je fasse attention à ne pas trop ressembler à ma mère non plus, ce côté mot de trop qui tue.
La partie va être serrée.

Il faut que j'écrive à J.R.

Soir. Ada est sorti pour la première fois, aujourd'hui, et Zoé aussi, un petit peu.

Lundi 28/10/96.

Le week-end s'est passé relativement désagréablement à ne rien foutre devant la télé, en compagnie d'Ariane qui ne voulait pas mettre un pied dehors.

Migraine dimanche.

Il faut que j'écrive à J.R. (y arriverai-je ?).

Grand vent aujourd'hui. On dirait la Bretagne.

Ce journal me fait chier.

Bye.

Mardi 29/10/96.

J'ai pris un, puis trois, puis six champignons...

Toujours rien.

Beaucoup de vent. Je vais assez bien. Alors je me tais.

Préparé les nouveaux morceaux pour Igor qui vient jouer demain (des morceaux de bœuf, il aime bien le bœuf).

Il faut que j'écrive à J.R., ou au moins que je l'appelle (en tout cas je pense à lui tous les jours).

12 novembre 96.

Rêve. "Rupture impossible" (j'en ai fais une petite musique) cette nuit. Je ne m'en souviens que très mal, juste qu'Ariane semblait prête à tout pour rester avec moi.

La musique n'existait pas, contrairement à la vraie vie où elle tient une place conséquente dans notre relation - nous en avons beaucoup parlé jeudi dernier et, quoiqu'il advienne, pas question d'arrêter notre fructueuse (artistiquement parlant) collaboration. Le dire est déjà une bonne chose.

Le rêve, donc :

Il y avait du feu, une poursuite en Rolls-Royce avec la police, violence, destruction, mais finalement je l'emportais haut la main, de même que les chats, qui me suivaient partout comme des chiens, une tourterelle et une petite donzelle rencontrée dans un ascenseur.
Rêve de film, drôle de rêve, drôle de vie.

violence, destruction, mais finalement je l'emportais haut la main, de même que les chats, qui me suivaient partout comme des chiens, une tourterelle et une petite donzelle rencontrée dans un ascenseur. Drôle de film, drôle de rêve, drôle de vie.

Les larmes, les mots, je n'ai jamais su faire autrement pour apprécier vraiment...
Je me souviens du temps où l'on s'aimait d'amour et je pleure en écoutant Gabriel Yacoub...
Disons que la vie est belle aussi pour ça.

13/11/96.

Encore un curieux rêve...

Pour le coup, c'était moi qui tremblais de perdre Ariane... Et puis Marie-Claire... Marie-Claire dont je n'ai aucunes nouvelles depuis au moins cinq ans... Marie-Claire que je poursuivais de cafés en cafés parisiens, la surprenant parfois attablée, dans un coin, rouge à lèvres sombre sur sa peau pâle, le regard plein d'effroi posé sur mon carnet...

Eveillé toutes les deux heures, persuadé à chaque fois de n'avoir que trop dormi.

14/11/96.

« Dans les rêves, on ne peut ni tricher, ni mentir, me dit la Dame ».

15/11/96.

Penser à raconter ce cauchemar en prison (fête chez mes parents ; surprise d'une discussions entre ma mère et Ariane ; murs et toit qui s'envolent ; départ pour le sud ; vente de vêtements pour Ariane, et prison pour causes politiques).

Je ne sais pas exactement. 15 000, peut-être 20 000 francs de découvert sans aucunes entrées prévues.

Mes parents s'y engouffrent joyeusement...

Interdit de chéquier, je ne sais pas si je vais pouvoir retourner à Paris de si tôt.

Nous devions fêter l'anniversaire d'Ariane aujourd'hui, avec quoi ?...

C'est elle qui va devoir payer...

L'injustice humilie l'amour même.

Et ses parents qui débarquent demain...

Je m'enfonce. L'argent me tue lentement.

J'étais trop présomptueux ; on meurt contre l'argent.

16/11/96.

Anniversaire un peu gâché par ma honte de n'avoir rien offert, de n'avoir rien payé.

Le proprio est venu se plaindre que mon premier chèque de loyer lui avait été retourné.

Tout ça me mine.

J'ai honte, énormément honte. Je me sens humilié.

J'étais content d'être ici mais la bête me traque et me retrouve partout.

Je ne sais même plus si je suis encore avec Ariane ou non... Et je commence, sans trop en saisir le rapport, peut-être à cause de cette honte justement, à éprouver une hargne certaine contre mes parents.

La prison de mon rêve, les parois de verre de ma chambre d'enfant,

honte justement, à éprouver une hargne certaine contre mes parents.

La prison de mon rêve, les parois de verre de ma chambre d'enfant, chambre immense, disproportionnée (la mienne ne faisait que 5m2), dont les murs s'écroulent, le plafond s'envole, se décolle comme du papier-peint pour ne laisser que du verre, des vitres entre le vide et moi... Cette prison dans laquelle je me retrouve à la fin du même rêve, avec Torchon, minuscule et perdu au milieu de ces brutes aux crânes rasés, perdues elles aussi, vidées de toutes révoltes, de toute vie, de tout désir de vivre... Je ne veux pas être avec eux, je ne veux pas finir ainsi et je me réveille.

Est-ce une amorce de réaction ?

Je ne sais pas, je ne sais rien, toujours rien, juste que cela ne va plus et que la bête est là, à ma porte, qu'elle m'a retrouvé, et que tenter la fuite ne m'a donné qu'un petit mois de répit. Je me sens pourtant encore loin, très loin de pouvoir/vouloir me battre pour ou contre l'argent. Que ce soit pour le gagner, le quémander, l'accepter ou parvenir enfin à le mépriser.

Reste le suicide, une fois encore, l'ultime retraite où la bête ne pourra m'atteindre. Cet éloignement de tous et de tout devrait rendre la chose plus facile désormais, car il faut bien admettre que la musique ne pèse plus grand poids face aux attaques que je subis, provoque peut-être, aux attaques de la vie.

Une petite anecdote légère pour finir : le chien de mon alcoolique de voisin s'appelle en fait Connard, et chaque fois que je les croise, lui et son maître, ce dernier ne me parle que d'une chose : la connerie de son chien. Mais sans exemple, juste en répétant qu'il est con, son chien, qu'il n'y a pas plus con que son chien... « Hein, Connard?! »... Il demande confirmation et, effectivement, Connard approuve, aboie, remue la queue d'assentiment... Lucide, le chien.

Soir. Je me sens un peu grippé. Une légère, très légère douleur à la gorge. Malheureusement pas assez forte pour pouvoir rester ici, couché, camouflé, oublié de la bête.

20/11/96.

Et encore un cauchemar, un : je travaillais...

22/11/96.

... et qui plus est avec ma mère...!

Les choses remuent un peu. J'ai demandé à ma mère de vendre l'appartement de Paris (elle ne le fera pas). J'en ai tellement marre de ces histoires de blés...

25/11/96.

Je crois que c'est la guerre maintenant, qu'elle est même bien entamée... Une guerre longue, de tranchées, une guerre contre la bête. Et je crois aussi que cette guerre, je vais la gagner. Ou la perdre... Comment peut-on se persuader de quoique ce soit... ?

Mes parents sont allés détruire ma pièce de musique, à Paris... Les prétextes sont tellement fallacieux, spécieux, que je préfère encore ne pas en parler. Ils sont entré chez qui, au fait ? Chez moi ? Chez Ariane ? Chez-eux ? Sans frapper (chez-eux, donc), dédaignant la présence d'Ariane... Il ne faut pas que j'entre dans leur jeux. Ils n'attendent que ça, que je participe aux seuls jeux où ils gagnent. Ils faut que je me taise, que je fasse le dos rond et que je me taise.

Ils n'attendent que ça, que je participe aux seuls jeux où ils gagnent.
Ils faut que je me taise, que je fasse le dos rond et que je me taise.

D'une main, ils me maintiennent la tête hors de l'eau.
De l'autre, ils cognent dessus.

26/11/96.

A choisir, je préférerais quand-même qu'Ariane rencontre un type plus jeune que moi.
Ce serait plus facile pour tout le monde, me laisserait un peu d'ascendance.

Je ressens cette sorte de désir de vengeance que l'on a enfant, genre « Je reviendrai et vous écraserai tous avec ma Cadillac en or »...
Enfin, que d'autres enfants ont...
Moi je n'en avais pas mais je ressens ça, maintenant, des fois.
Je suis décidément irrémédiablement totalement attardé.

Le secret est peut-être qu'il ne faut pas abandonner, jamais.
Dans la fidélité à nous-même, notre goût le plus profond, notre intuition...
Va savoir... ?

18 ou 19/12/96.

Finalement, vu sous un certain angle, je vis tous les avantages du monastère sans en avoir les inconvénients (les autres et Dieu).

La musique, comme une drogue qui permet d'oublier, dans l'ivresse des sens, la douleur de vivre (ce qui ne l'empêche pas d'être aussi « un cri qui vient de l'intérieur »...)...

Ariane a décidé, avec mon approbation, d'arrêter son école de jazz pour se consacrer exclusivement au chant et à l'écriture de nos chansons.

Pour la première fois (?) je sens que ma vie est là, et pas ailleurs.
Pour la première fois j'entrevois la trace d'un sentier...

J'aime composer, je ne m'en lasse pas et, plus important encore, j'aime de plus en plus ce que je compose.
Serais-je enfin sur ma vraie voie ?
Aucune raison de s'arrêter, je ne peux qu'avancer. Plus de doutes, plus d'hésitations.
Dire qu'il m'aura fallu 35 ans pour enfin faire ce que j'ai toujours fait.

Reste l'amour.

Reste à régler ce désir apeuré, reste à passer le mur du corps et du plaisir de l'autre.

Ce que j'aimais dans l'amour, enfant, c'était ce gouffre sans fond, cette quête d'inconnu, ce Graal abstrait qu'il représentait. Je viens de comprendre la phrase de Gainsbourg (qu'il a piqué à je ne sais plus qui) « l'amour physique est sans issue », alors que l'amour d'enfance est infini, ouvert, éternel...

C'est le pouvoir sans savoir qui maintient l'amour en feu.

Le physique l'éteint. C'est la connaissance qui tue l'amour.

Comment croire une fois que l'on sait ?